



Cultures & Conflits

63 | automne 2006

Mort volontaire combattante

« Qu'il nous soit permis d'écrire avant de disparaître ». Argentine, 1976-2006 (II)

Antonia GARCIA CASTRO



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/2112>

DOI : [10.4000/conflits.2112](https://doi.org/10.4000/conflits.2112)

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2006

Pagination : 157-167

ISBN : 2-296-01436-4

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Antonia GARCIA CASTRO, « « Qu'il nous soit permis d'écrire avant de disparaître ». Argentine, 1976-2006 (II) », *Cultures & Conflits* [En ligne], 63 | automne 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/2112> ; DOI : [10.4000/conflits.2112](https://doi.org/10.4000/conflits.2112)

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Creative Commons License

« Qu'il nous soit permis d'écrire avant de disparaître ». Argentine, 1976-2006 (II)

Antonia GARCIA CASTRO

Tomaré este
destino compartido.
Sabré tocarlo
y descubrirlo ;
masticar
y romper el olvido
Je prendrai ce
destin partagé.
Je saurai le toucher
et le découvrir ;
mâcher
et rompre l'oubli
Francisco Urondo ¹

- 1 Ce deuxième volet du dossier consacré à Rodolfo Walsh présente un ouvrage intitulé *Operación masacre*, publié en 1957 ². La chronique des différentes rééditions – et des interdictions – pourrait faire l'objet d'un article. Elle serait littéraire cette chronique, et elle serait politique. On peut mettre en avant plus d'un argument pour distinguer et isoler cet ouvrage de Rodolfo Walsh. L'un d'eux nous importe plus que d'autres. C'est la pluralité des lectures possibles. Il y a les faits, et il y a les questions que Walsh se pose, qu'il ne cesse de se poser. D'une réédition à l'autre, l'ouvrage intègre des notes, des introductions et des épilogues. Ces écrits à la marge, rédigés comme on parle, soulignent aussi ce que l'écriture ne peut pas. L'impuissance relative d'un écrivain lorsqu'il entend dénoncer un fait où les morts sont toujours déjà morts. L'impuissance paradoxale de cet écrivain qui – en deçà ou au-delà de ce qu'il désigne comme échec – devient visible et s'érige en cible.

- 2 Rodolfo Walsh, journaliste et écrivain, militant montonero a été assassiné le 25 mars 1977. Il fait partie des « disparus » pendant la dernière dictature militaire en Argentine (1976-1983).
- 3 *Operación masacre* est d'abord une enquête et celle-ci porte sur des exécutions survenues dans la nuit du 9 au 10 juin 1956.
- 4 Antécédents : le 16 septembre 1955, un coup d'Etat met fin au gouvernement de Juan Domingo Perón élu en 1946, puis réélu en 1951. Le nouveau gouvernement se donne le nom de « Révolution libératrice », il est dirigé par le général Aramburu. Le péronisme est proscrit. Dans la clandestinité, d'aucuns complotent au sein de l'armée en faveur du retour au pouvoir de Perón et répondent aux ordres des généraux Valle et Tanco. Un soulèvement est prévu pour le 9 juin 1956. Il a lieu mais il est vite étouffé par les autorités militaires et policières du nouveau gouvernement.
- 5 Dans une banlieue de Buenos Aires, à José León Suárez, quatorze civils sont arrêtés dans la nuit du 9 juin 1956, alors qu'ils se trouvent dans une maison en train d'écouter un match de boxe à la radio. Ils seraient partie prenante du soulèvement. L'arrestation a lieu à 23 heures. Une heure et demie plus tard l'état de siège est déclaré. A l'aube, ces hommes sont exécutés sans que leur participation n'ait jamais été prouvée.
- 6 La manière dont Walsh prend connaissance des faits ainsi que les particularités de l'enquête qu'il décide de mener sont rapportées dans un texte reproduit en partie dans ce dossier. Une fois l'enquête terminée, Walsh la propose aux médias officiels et se heurte à un refus. Le texte est d'abord publié sous forme d'articles dans les revues *Revolución Nacional* (janvier-mars 1957), et *Mayoría* (mai-juillet 1957), toutes deux proches du péronisme.
- 7 Rodolfo Walsh n'est pas péroniste en 1957. Lors du coup d'Etat de 1955, il est même un opposant et soutient le renversement du gouvernement de Perón. En 1957, ses motifs pour entreprendre une telle enquête ne répondent pas à une obédience partisane.
- 8 Ce dont il s'explique :

« C'est ainsi que je réponds aux timorés et aux simples d'esprit qui m'ont demandé pourquoi moi – qui me considère comme un homme de gauche –, j'ai collaboré en tant que journaliste avec des hommes et des publications de droite. Je réponds : parce qu'ils ont osé, et en ce moment je ne reconnais et n'accepte aucune autre hiérarchie que celle du courage civil. Ou voudrait-on que je fasse silence sur ces faits au motif de je ne sais quel préjugé partisan ? Pendant que les idéologues rêvent, des gens bien plus pratiques torturent et tuent. Et ça, c'est concret, c'est urgent, ça se passe ici et maintenant. [...]

Le tortionnaire qui, à la première provocation, devient un assassin est un problème actuel [...]. Nous ignorions, jusqu'à présent que ce fauve se cachait parmi nous. Même dans l'Allemagne nazie, il a fallu des années de misère, de peur et de bombardements pour que ce fauve se montre en plein jour.

Dans la République argentine, six heures de mutinerie ont suffi pour qu'il pointe sa répugnante silhouette. Le voilà, avec un nom de circonstance, pour que tous puissent le voir. Et agissent en conséquence.

Le reste, en ce moment précis, ne m'intéresse pas ³ ».
- 9 *Operación masacre* paraît pour la première fois sous forme d'ouvrage en mars 1957 (Sigla). Une deuxième édition a lieu en 1964, une troisième en 1972 (éditions de La Flor). Celle-ci a été, depuis, rééditée vingt-quatre fois.
- 10 Dans cette chronique « à venir », littéraire et politique, qu'il serait possible d'établir et de commenter autour de l'itinéraire de l'ouvrage, il faudrait souligner la manière dont cet

épisode – tel que Walsh l'analyse – se révèle comme tournant dans le parcours personnel de l'auteur (« Operación a changé ma vie ⁴ ») et dans l'histoire politique argentine :

- LES PROTAGONISTES
- Rodolfo Walsh ne peut déterminer avec certitude qui sont ceux qui se trouvaient sur les lieux ni leur nombre exact. La réunion a bien eu lieu, le match aussi, le soulèvement aussi. Certains viennent en voisins ; certains savent quelque chose, d'autres ne savent rien ; certains sont péronistes, d'autres ne le sont pas. Parmi les présents, deux seulement sont vraisemblablement informés du soulèvement et guettent les informations à la radio. Aucun n'y participe directement.
- Les tués : Nicolas CARRANZA, Francisco GARIBOTTI, Carlos LIZASO, Mario BRIÓN, Vicente Damián RODRÍGUEZ.
- Les rescapés : Horacio DI CHIANO, Miguel Angel GIUNTA, Juan Carlos LIVRAGA, Rogelio DÍAZ, Norberto GAVINO. Ainsi que Julio TROXLER, Reinaldo BENAVIDEZ ; arrivés dans la maison après l'intervention de la police, ils sont également arrêtés.
- Juan Carlos TORRES : locataire de la maison où se produit l'arrestation, il parvient à s'enfuir à peine les policiers font irruption dans la maison. Il n'est donc pas un survivant des exécutions.
- Desiderio A. FERNANDEZ SUAREZ, lieutenant-colonel : il procède aux arrestations puis ordonne les exécutions depuis le palais présidentiel (Casa rosada).
- Rodolfo RODRIGUEZ MORENO, inspecteur, responsable de l'Unité régionale San Martín, auquel on donne l'ordre de procéder aux exécutions.
« Ceux de 1956 on les a fusillés parce que c'était des péronistes, mais surtout parce que c'était des péronistes de la classe ouvrière. [...] Le péronisme, c'est diverses choses selon les époques. Il arrive au pouvoir comme mouvement interclassiste. Il est interclassiste dans le triomphe ou dans la perspective du triomphe. Dans la défaite, en revanche, le péronisme est ouvrier et seulement ouvrier. Quand le péronisme est renversé, les généraux, les entrepreneurs et les sénateurs s'éclipsent. Voilà la clef de la chute de Perón ⁵ ».

- 11 Proscrit en 1955, et ce jusqu'en 1973, le mouvement péroniste se réorganise de manière clandestine et certaines de ses organisations optent pour la lutte armée. *Montoneros* – de filiation péroniste – prend place dans cette histoire : beaucoup de ses militants ont l'âge des enfants des fusillés du 9 juin 1956. L'assassinat ultérieur (revendiqué par *Montoneros*) du général Aramburu, impliqué dans le renversement de Perón en 1955, chef de l'Etat en 1956, responsable ultime des exécutions de José León Suárez, est à analyser dans le contexte d'une histoire longue et pour ainsi dire lente, et « mémorieuse ». C'est aussi de cela dont rend compte l'adaptation cinématographique d'*Operación masacre*, réalisée au début des années 1970, par le cinéaste Jorge Cedrón. On peut ainsi souligner le rôle concédé à Julio Troxler (survivant des exécutions) non seulement dans le film mais dans son élaboration :

« Dans le film Julio Troxler joue son propre rôle. En discutant le scénario avec lui et avec Cedrón, nous sommes arrivés à la conclusion que le film ne devait pas se limiter aux faits que j'avais racontés. Une activité militante de près de vingt ans autorisait Troxler à résumer l'expérience collective du péronisme au cours des dures années de la résistance et de la proscription, et de la lutte armée. Le film contient donc un texte qui ne figure pas dans le livre original. Je l'inclus dans la présente édition parce que je comprends qu'il complète le livre et lui donne son sens ultime ⁶ ».

- 12 C'est en août 1972 que le film de Jorge Cedrón ⁷ est bouclé. C'est en août 1972 également que se produisent les exécutions à Trelew ⁸. Bien que « décalés » par rapport à la

chronologie conventionnelle de la dernière dictature argentine (1976-1983), ces deux faits en sont plus qu'un simple préambule. Le texte de Julio Troxler, ci-dessus mentionné et accompagnant la séquence finale du film *Operación masacre*, invite à faire des liens. Troxler y examine en particulier – à partir de son propre itinéraire – les singularités de la répression menée contre le mouvement péroniste et l'émergence de la lutte armée au sein et au-delà du péronisme, entre 1956 et le moment du tournage⁹.

- 13 « La première information sur les exécutions clandestines de juin 1956 m'est parvenue par hasard, à la fin de la même année, dans un café de La Plata où l'on jouait aux échecs [...]. Au même endroit, six mois auparavant, nous avons été surpris vers minuit par la fusillade qui marqua le début de l'assaut à l'unité de commandement de la deuxième division et au département de police, lors du soulèvement de Valle. Il y avait là des joueurs d'échec, des pros de l'entourloupe et des clients occasionnels. Je nous revois sortir avec précipitation pour voir quelle sorte de célébration avait lieu là ; puis, à mesure que nous nous approchions de la place San Martín, devenir de plus en plus sérieux, de moins en moins nombreux, jusqu'à ce que je me retrouve tout à fait seul au moment de traverser la place. Mais une fois arrivé à la gare routière, de nouveau, nous étions quelques uns. Il y avait aussi un jeune vigile planqué derrière des pneus. Il disait que soulèvement ou pas on ne lui prendrait pas son arme, un remarquable Mauser de l'an 1901. Je me souviens de l'autonomie de mes jambes, de la préférence qu'elles marquaient pour la gare routière, à laquelle elles sont retournées deux ou trois fois, à chaque fois de plus loin, jusqu'à ce qu'elles n'aient plus besoin d'y retourner car nous venions de traverser la ligne de feu et nous étions enfin, mes jambes et moi, à la maison. Ma maison était pire que le bar et bien pire que la gare routière parce qu'il y avait des soldats sur le toit et dans la cuisine et dans les chambres mais tout particulièrement dans la salle de bain, et depuis, j'ai une singulière aversion pour les maisons situées en face d'une unité de commandement ou d'un département de police.
- 14 Je n'oublie pas non plus que, collé aux persiennes, j'ai entendu mourir un appelé, dans la rue, et cet homme n'a pas dit : "Vive la patrie". Il a dit : "Ne me laissez pas seul, fils de pute".
- 15 Ensuite, je ne veux plus me souvenir, ni de la voix du présentateur à l'aube qui annonce que dix-huit civils ont été exécutés à Lanus, ni de la vague de sang qui submerge le pays jusqu'à la mort de Valle. J'en ai trop pour une seule nuit. Valle ne m'intéresse pas. Perón ne m'intéresse pas. Le soulèvement ne m'intéresse pas. Puis-je retourner aux échecs ?
- 16 Je peux. Aux échecs et à la littérature fantastique que je lis, aux nouvelles policières que j'écris, au roman « sérieux » que j'envisage pour dans quelques années, et à d'autres choses que je fais pour gagner ma croûte et que j'appelle journalisme bien que ce ne soit pas du journalisme. La violence a éclaboussé mes murs, il y a des trous aux fenêtres, j'ai vu une voiture criblée de balles et, dedans, un homme auquel on avait explosé la cervelle. C'est le hasard qui a mis tout cela devant mes yeux. Cela aurait pu se passer cent kilomètres plus loin. Cela aurait pu se passer alors que je n'étais pas là.
- 17 Six mois plus tard, une nuit de lourde chaleur, devant un verre de bière, un homme me dit :
- 18 – L'un des fusillés est vivant.
- 19 Je ne sais pourquoi j'accroche à son histoire diffuse, lointaine, hérissée à force d'improbabilités. Je ne sais pas pourquoi je demande à parler à cet homme, pourquoi suis-je en train de parler avec Juan Carlos Livraga.

- 20 Mais, ensuite, je sais. Je regarde ce visage, le trou dans la joue, le trou plus grand dans la gorge, la bouche cassée et les yeux opaques où flotte encore une ombre de mort. Je me sens insulté, tout comme je me suis senti insulté, sans le savoir, en entendant ce cri déchirant derrière mes persiennes.
- 21 Livraga me raconte une histoire incroyable. Je le crois sur le champ. C'est ainsi que cette enquête voit le jour. Puis, le livre. La longue nuit du 9 juin revient à moi. Pour la seconde fois, elle m'arrache à toute quiétude. Maintenant et durant près d'un an, je ne penserai à rien d'autre, j'abandonnerai ma maison et mon travail, je m'appellerai Francisco Freyre, j'aurai une fausse carte d'identité, un ami me prêtera une maison au Tigre, et durant deux mois je vivrai dans un cabanon, armé d'un revolver, hanté par les figures du drame à chaque instant : Livraga en sang, marchant dans cette ruelle interminable par où il sortit de la mort, et l'autre, celui qui s'est enfui avec lui au milieu des rafales, et ceux qui ont pu s'échapper sans qu'il le sache et ceux qui n'ont pu s'échapper.
- 22 Parce que ce que sait Livraga c'est qu'ils étaient quelques uns, et qu'on les a emmenés pour les fusiller, qu'ils étaient une dizaine et on les a emmenés, et que lui et Giunta sont vivants. Voilà l'histoire que je l'entends répéter devant le juge, un matin où je suis le cousin de Livraga et c'est pour ça que je peux entrer dans le bureau du juge, où tout respire la discrétion et le scepticisme, où le récit sonne encore plus absurde, un degré plus exotique, et je vois que le juge doute, jusqu'à ce que la voix de Livraga franchisse cette pente ardue derrière laquelle il n'y a que les pleurs, et il fait un geste comme pour se dévêtir et montrer l'autre impact de balle. Alors, la honte est sur nous tous. Il me semble que le juge est ému. Je le suis, moi, ému, encore une fois par le malheur de mon cousin.
- 23 C'est ça l'histoire que j'écris, à chaud, et d'un seul trait. Pour qu'on ne me double pas. Mais ensuite, elle se froisse dans ma poche parce que je la promène dans tout Buenos Aires et personne ne veut la publier, ni même savoir. C'est fou, parce qu'on en vient à croire aux histoires policières qu'on lit ou qu'on écrit, et on se dit qu'une histoire comme celle-là, avec un mort qui parle, toutes les rédactions vont se la disputer. On pense que l'on mène une course contre la montre, qu'à n'importe quel moment un grand quotidien va envoyer une douzaine de journalistes et de photographes comme dans les films. Puis, ce que l'on trouve c'est une esquive massive.
- 24 C'en est risible, à douze ans d'écart, on aura beau consulter les collections des journaux, cette histoire n'a pas existé. Elle n'existe pas ».
- 25 « Nicolas Carranza n'est pas un homme heureux en cette nuit du 9 juin 1956. Abrisé par les ombres, il vient d'entrer chez lui et il est possible qu'il ait mal en son fort intérieur. Nous ne le saurons jamais avec certitude. L'homme emmène dans sa tombe plus d'une pensée dure, et sur la tombe de Nicolas Carranza, il y a bien longtemps que la terre est sèche.
- 26 Pour un instant, pourtant, il oublie ses soucis. D'abord le silence effrayé. Ensuite, un chœur de voix criardes s'élève pour l'accueillir. Il a six enfants, Nicolas Carranza. Les plus petits s'accrochent à ses genoux. L'aînée, Elena, met-elle sa tête à portée de la main de son père ? L'infime Julia Renée – quarante jours à peine – somnole dans son berceau.
- 27 Sa compagne, Berta Figueroa, lève les yeux de la machine à coudre. Dans son sourire, peine et joie se mêlent. C'est toujours la même chose. Toujours son homme revient de la même manière : en fuite, nocturne, fugace. A l'occasion, il reste pour la nuit. Puis il disparaît pendant des semaines. Parfois, il lui fait parvenir un message : il est chez tel ami. Elle va alors à sa rencontre, confie les enfants à une voisine, et passe avec lui

quelques heures transies de peur, d'angoisse, d'amertume d'avoir à le laisser et de devoir attendre que le temps passe, lentement, sans aucune nouvelle.

- 28 Il est péroniste Nicolas Carranza. Et il est fugitif.
- 29 A cause de cela, lorsque dans ses retours furtifs, comme celui-ci, un gamin du quartier l'interpelle en le croisant : « Au revoir m'sieur Carranza ! », lui... presse le pas et ne répond pas.
- 30 – Eh ! m'sieur Carranza ! – le suit avec curiosité.
- 31 Mais m'sieur Carranza – silhouette basse et corpulente dans la nuit – s'éloigne rapidement par le chemin de terre en relevant jusqu'aux yeux le col de son pardessus.
- 32 Et, maintenant, le voilà assis dans le fauteuil de la salle à manger et berce Berta Josefa, deux ans, sur ses genoux, et Carlos Alberto, trois ans, et peut-être aussi Juan Nicolas, quatre ans. Il a une ribambelle d'enfants, Nicolas Carranza, qu'il berce, tout en imitant le roulement et le sifflement des trains conduits par des gens comme lui, des gens de ce quartier ferroviaire.
- 33 Ensuite il discute avec la préférée, Elena, onze ans – grande et fine pour son âge, de grands yeux marrons –, il lui dit deux mots de ses pèlerinages, y apporte quelque chose d'une fable joyeuse, et l'interroge avec inquiétude, avec peur, avec tendresse, parce que pour tout dire, il a un nœud dans la gorge à chaque fois qu'il la regarde depuis qu'elle a été arrêtée.
- 34 Arrêtée pendant plusieurs heures, même si cela a l'air d'une histoire, à Frías (Santiago del Estero) le 26 janvier 1956. Profitant d'un de ses voyages réguliers sur la ligne ferroviaire Norte de Belgrano, où il assurait le service de nuit, le père l'y avait laissée le 25, en compagnie de parents de sa femme. Puis, il avait poursuivi le voyage. A Simoca, province de Tucumán, elle avait été arrêtée suite à une dénonciation selon laquelle il aurait distribué des tracts. Dénonciation jamais prouvée.
- 35 Cela s'était passé le lendemain, à huit heures du matin, chez les parents en question. On l'emmena seule au commissariat et on l'y interrogea pendant quatre heures. Son père avait-il des tracts ? Était-il péroniste, son père ? Délinquant ?
- 36 Il devint fou Nicolas Carranza, lorsqu'il apprit la nouvelle.
- 37 – A moi, qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Mais à une gamine...
- 38 Il rugissait et pleurait.
- 39 A Tucumán, il prit le large.
- 40 Et c'est là, certainement, qu'un éclat dangereux s'immisça dans le regard de cet homme au visage ferme et limpide, autrefois d'humeur si joyeuse, toujours prêt à s'amuser et ami préféré des tous les gamins du quartier, les siens et ceux des autres.
- 41 La nuit du 9 juin, ils dînent tous ensemble dans cette maison du quartier ouvrier de Boulogne. Ensuite, ils couchent les enfants et restent seuls, lui et Berta.
- 42 Elle lui parle de ses chagrins, de ses soucis. La ferroviaire ne va-t-elle pas leur prendre la maison maintenant qu'il est licencié et fugitif ? Elle est bien cette maison, elle est solide, elle a des fleurs dans le jardin, et il y a de la place pour tout le monde, même pour deux jeunes ouvrières qu'elle a prises en pension pour s'entraider. Comment vont-ils vivre, elle et les enfants, si on leur prend la maison ?

- 43 Elle lui parle de ses peurs. Toujours cette peur qu'on le prenne une nuit quelconque et qu'on le tabasse à n'en plus finir dans n'importe quel commissariat. Puis, l'éternelle supplique :
- 44 – Rends-toi. Si tu te rends, peut-être qu'ils ne te frapperont pas. On peut sortir de prison, Nicolas...
- 45 Il ne veut pas. Il se réfugie dans des affirmations dures, sèches, définitives :
- 46 – Je n'ai pas volé. Je n'ai pas tué. Je ne suis pas un délinquant.
- 47 La petite radio, sur le buffet, diffuse de la musique populaire. Après un long silence Nicolas Carranza se lève, attrape le pardessus sur le porte-manteau et l'enfile doucement.
- 48 Elle le regarde cette fois avec une expression résignée.
- 49 – Où vas-tu ?
- 50 – J'ai à faire. Peut-être que je repasse demain.
- 51 – Tu ne dors pas ici ?
- 52 – Non, pas cette nuit.
- 53 Il entre dans la chambre et embrasse un par un les enfants : Elena, María Eva, Juan Nicolas, Carlos Alberto, Berta Josefa, Julia Renée. Ensuite, il prend congé de sa femme.
- 54 – A demain.
- 55 Il l'embrasse, sort dans la rue et tourne à gauche. Il traverse la rue B., à peine quelques pas, et s'arrête devant une maison au numéro 32.
- 56 Il frappe à la porte.
- 57 Extraits - « Si c'était à refaire ¹⁰ »
- 58 « Maintenant je voudrais dire ce que j'ai obtenu avec ce livre. Mais, surtout, ce que je n'ai pas obtenu. Je veux nommer ce qui, d'une certaine manière, a été victoire et ce qui a été défaite. Ce que j'ai gagné et perdu.
- 59 Ce fut une victoire de parvenir à éclaircir des faits si confus au début, si perturbants, voire invraisemblables, en n'ayant d'autre aide que celle d'une jeune fille et de quelques hommes poursuivis, les victimes. Ce fut une victoire de me remettre de la peur, intense au début surtout, et faire en sorte que, eux aussi, s'en remettent, alors qu'ils avaient une expérience de la peur que je ne pourrai jamais égaler. Ce fut une victoire de parvenir à ce qu'un homme comme « Marcelo », qui ne nous connaissait même pas, nous apporte néanmoins ses informations, au risque de subir une embuscade et la gégène dont il n'échappera pas plus tard ; de parvenir à ce que même la petite Cassandra de Florida sache que l'on pouvait nous confier la vie d'un homme. Ce fut un triomphe de rencontrer des années plus tard le sourire enfantin de Troxler, l'homme qui a sauvé cette nuit là ceux qui ont eu la vie sauve, et ne pas dire un mot de cette nuit.
- 60 Pour le reste, j'ai perdu. Je prétendais que le gouvernement d'Aramburu, de Frondizi, de Guido, n'importe quel gouvernement, en bouche du plus distrait, du plus innocent de ses fonctionnaires, reconnaisse que cette nuit du 10 juin 1956, au nom de la République argentine, on avait commis une atrocité.
- 61 Je prétendais que n'importe quel gouvernement argentin reconnaisse à ces hommes, les morts, que la justice de ce pays les avait tués par erreur, par stupidité, par aveuglement, par ce que l'on voudra. Je sais bien que pour eux, cela n'a plus d'importance. Mais il y avait une question de décence, je ne sais pas comment le dire.

- 62 Je prétendais, vis-à-vis des rescapés – Livraga défiguré par les tirs ; Giunta rendu presque fou ; Di Chiano caché dans une cave ; les autres, exilés –, que n'importe quelle autorité, n'importe quelle institution, n'importe quelle chose respectable de ce pays civilisé leur reconnaisse, ne serait-ce qu'avec des mots, ici où les mots sont si faciles, où les mots ne coûtent rien, qu'il y avait eu une erreur, un manque de réflexion, pour ne pas dire un crime.
- 63 Que l'on reconnaisse aux six enfants de Carranza, aux six enfants de Garibotti, aux trois de Rodríguez et à celui de Brión, et aux épouses de ces hommes, un quelconque droit émanant de la charogne sanglante que la justice de ce pays, et non d'un autre pays, emmena tout droit au cimetière ; un quelconque droit émanant de ces corps car ces corps avaient été des gens aimés des leurs. Qu'on leur donne donc quelque chose, un témoignage, une parole, une pension, pas aussi grande que celle d'un général, pas aussi grande que celle d'un membre de la cour de justice. Qui pourrait prétendre autant ? Quelque chose.
- 64 En tout cela, j'ai échoué. Aramburu promît Fernández Suárez ; il ne réhabilita pas les victimes. Frondizi a eu dans ses mains un exemplaire dédié de ce livre : il promît Aramburu. Je crois qu'ensuite cela ne m'intéressa plus. En 1957, j'ai dit avec grandiloquence : "Cette affaire est d'actualité, et elle restera d'actualité aussi longtemps que nécessaire, des mois ou des années". Je demande à me détracter de cette phrase coupable. Cette affaire n'est plus d'actualité, cette affaire est morte.
- 65 Il n'y a pas que là que j'ai échoué. Je prétendais que Fernández Suárez soit jugé, destitué, puni. Quand il fut évident que rien de cela n'allait se produire, j'ai voulu le punir moi-même, à ma façon, avec mes propres armes ; je l'ai persécuté peut-être avec la même férocité dont il a usé pour persécuter, torturer, tuer ; je l'ai flagellé semaine après semaine. Dans la mesure où cette tentative a pu me rendre semblable à lui, je demande encore une fois à me rétracter. Que m'importe aujourd'hui Fernández Suárez.
- 66 Il y a d'autres échecs encore. Quand j'ai écrit cette histoire, j'avais trente ans. Cela faisait dix ans que j'étais dans le journalisme. Soudain il m'a semblé comprendre que tout ce que j'avais fait auparavant n'avait aucune relation avec une certaine idée du journalisme que je m'étais forgée, et qu'en revanche ceci – cette recherche et ses risques, ce témoignage du plus caché, du plus douloureux – cadrerait avec l'idée première. Ainsi motivé, j'ai enquêté et écrit de suite une autre histoire cachée, celle de l'affaire Satanowsky. Elle a fait plus de bruit mais le résultat fut le même : les morts, bien morts ; les assassins, connus, mais libres.
- 67 Alors je me suis demandé si cela valait la peine, si ce que je poursuivais n'était pas une chimère, si la société où l'on vit a réellement besoin de savoir des choses comme celles-ci. Je n'ai toujours pas de réponse. On comprendra néanmoins que j'aie perdu en cours de route certaines de mes illusions, l'illusion de la justice, de la réparation, de la démocratie, de tous ces mots et, finalement, de ce qui un jour a été mon métier et ne l'est plus.
- 68 Je relis cette histoire que vous venez de lire. Des phrases entières me gênent. Je pense avec ennui que, si c'était à refaire, je pourrais mieux l'écrire.
- 69 Le referais-je ? »

NOTES

- 1.. Extrait. « Cañones », *Todos los poemas*, Ediciones de la Flor, Buenos Aires, 1972, p. 289. Nous traduisons de l'espagnol l'ensemble des citations présentées dans ce dossier.
- 2.. Le premier volet de ce dossier a été publié dans *Cultures & Conflits*, n° 62, Paris, L'Harmattan, pp. 171-184. Le dossier est complété par le document intitulé « Lettre ouverte d'un écrivain à la junte militaire », publié partiellement sur le site (<http://www.conflits.org>). Tous les extraits ici présentés sont issus de l'édition suivante : Walsh R., *Operación masacre*, Ediciones de la Flor, Buenos Aires, 1972 (24e éd., 2002), 236 p.
- 3.. Walsh Rodolfo, *Operación [...]*, *op. cit.*, Annexes (Prologue à la 1re édition, juillet 1957), p. 186.
- 4.. Voir le premier volet de ce dossier publié dans *Cultures & Conflits*, n° 62, *op. cit.*, « Le métier d'écrivain », source : <http://www.uolsinectis.com.ar/biblioteca/especiales/walsh/yo5.htm>.
- 5.. Propos de Walsh cités dans Peña M. Fernando, *El cine quema*. Jorge Cedrón, Buenos Aires, Altamira, 2003, p. 73.
- 6.. Walsh R., *Operación [...]*, *op. cit.*, pp. 181-182. Le texte rédigé et dit par Julio Troxler figure en annexe de l'ouvrage, pp. 182-184.
- 7.. Jorge Cedrón, cinéaste argentin. Parmi ses films : *Por los senderos del Libertador* (1971), *El habilitado* (1970), *El otro oficio* (court métrage, 1967), *La vereda de enfrente* (court métrage, 1963). Le cinéaste est mort à Paris, en 1980, dans des circonstances non éclaircies. Voir sur son parcours et sur son oeuvre Peña M. Fernando, *op. cit.*
- 8.. Cet événement et ses suites ont fait l'objet du premier dossier de l'année 2006. Voir *Cultures & Conflits* n° 61, pp. 139-1647.
- 9.. Julio Troxler est assassiné en 1974 par la Triple A (Alliance anti-communiste argentine).
- 10.. Walsh R., *Operación [...]*, *op. cit.*, Annexe (Epilogue de la 2e éd., 1964), pp. 220-222.

AUTEUR

ANTONIA GARCIA CASTRO

Antonia GARCIA CASTRO est docteur en sociologie, co-rédactrice en chef de *Cultures & Conflits*.